

NICOLE ÉCOUTE AUX PORTES

"Le mieux, c'est quand même pour les brebis, quoi, pour se dire des choses.

- oui, pour le travail.

- Après, c'est comme tout. C'est un peu comme le portable, au début tu l'utilises comme il faut et puis après...

-Y a des dérives!

Voilà, y a des dérives! Tu te mets à parler pour rien. Et d'ailleurs, parfois on dit : mais comment on faisait avant quand il y avait pas la radio? Et beh on le faisait pareil ! Et il manquait pas de brebis.

- Et il n'y avait pas tellement moins, ni plus de bergers qui mourraient.

-Ouais, mais ça sécurise un peu de savoir où vous êtes , ce que vous faites..."

Au-dessus du dernier village de la vallée du Valgaudemar, il y a le dernier hameau de montagne encore habité par ici. Nicole dit que c'est un village « gaulois » parce que finalement, il n'y a plus que la famille à rester là, « plus une autre famille, là-bas vers le fond, mais c'est déjà la banlieue ». Trois maisons, deux bergeries, guère plus de 50 brebis et tout autour, « du vaste ».

On est aux Portes. Le long des Oulles du diable, gorges du torrent de Navette dont les berges sont prises d'assaut par les touristes pendant les deux mois de l'année les plus rudes selon Nicole : juillet et août. Rapport aux touristes.

Mais début juin, il n'y a franchement pas grand-monde quand nous venons récupérer les radios.

Nicole « fait les radios ».

«Ça a commencé en 91, je m'en souviens oui, parce que c'est l'année où Alain prenait des vaches en estive. Y a une vache qui est tombée dans les Oulles. Un chien de touriste qui leur a couru après... Donc, j'avais appelé le refuge de Vallonpierre, qu'ils aillent dire à Alain qui était à vallon clos. Et le soir, il était descendu en courant.. En courant, courant, courant et en arrivant là, on avait appelé les pompiers, on avait appelé je ne sais qui. La vache était toujours à nager dans sa cuvette. Tout le monde regardait. Et Alain aidé de Joël, un gars de la Chapelle, et puis d'autres paysans, ils ont dit : "on va faire comme-ci, comme-ça" Ils avaient mis une échelle, ils l'avaient attachée, ils l'avaient tirée avec un treuil. Et ils l'ont sortie ! On l'avait mise là bas... On lui avait apporté des couvertures pour la réchauffer. Et après dans l'hiver -c'est vrai que cette vache elle était spéciale, elle était toujours par monts et par vaux, elle était chiante, il faut le reconnaître- le gars avait dit, « je vais la vendre ». Alain, il lui a dit "si tu la vends, l'année prochaine, je reprends pas ton troupeau". Il l'a vendue. L'année d'après, Alain il a pas repris son troupeau. »

Au début pour le berger et la bergère que nous sommes c'est assez vague comme boulot "faire les radios", on ne nous explique guère pourquoi il faut aller voir Nicole, c'est comme ça. On prend notre zinzin : deux radios, des chargeurs sur panneaux solaires et un café en prime. Mais que fait-elle avec le sien ? Secours ? Relais des éleveurs? Et puis qu'est-ce que c'est que ce pistage incessant, on peut pas être tranquilles en montagne?

«Je me présenterai en disant que j'habite ici et que je fais les radios pour les bergers puisque les portables ne passent pas. Ils vont passer sans doute bientôt les portables. Juste à l'entrée du parking. Quand tu descends à droite, y a un grand bouleau, ils vont mettre une antenne là pour que les portables puissent passer sur toute la vallée. Ils font pas ça pour les bergers. Ils font surtout ça pour les touristes, parce que y a de plus en plus de touristes qui viennent. Et qui aimeraient bien avoir le portable. Alors ils disent qu'il y a des touristes qui se blessent, des touristes qui appellent des secours, des touristes qui... donc bah après peut-être que je ferai plus de radio.»

«On ne t'a guère entendue au début», me dit Nicole.

C'est vrai. J'avais encore en tête mon expérience d'une vallée pyrénéenne où les radios, reliées au

centre des pompiers, me semblaient une béquille bien fragile dans ces montagnes où il aurait fallu plus de berger.e.s, plus de relais **des éleveurs**, plus de vie tout simplement. Les huiles locales préféraient arroser Motorola plutôt que de repenser un système pastoral qui avait évolué davantage avec l'attrait de la modernité qu'avec la logique du relief ou de la garde.

D'autre part, même s'il n'y a que les bergers et les bergères qui en sont dotés, plus Nicole, on ne sait jamais qui entend qui dans ces radios, alors au départ, j'ai préféré remiser la radio et la garder pour les cas d'urgence.

« [Aux éleveurs] je vais pas leur dire "je sais que tu sais que je sais!" Et Nicole rit. « Après l'automne ça me gêne pas quand je les rencontre.. et y en a que je connais pas...ceux de **Benjamin** et de... **Nicolas C.**, je le connais pas, je l'ai jamais vu ! Alain il le connaît parce qu'il va tondre chez lui, mais moi je le connais pas. Si ça le gênait, il serait venu voir la tête que j'ai quand même. »

En montagne, à partir de juillet on a commencé à l'allumer le soir, à la cabane. Sensation étrange de voyeurisme consenti: tout le monde sait que tout le monde peut entendre, alors les histoires quotidiennes de garde, de pépins à la cabane, les commentaires sur la météo ou sur telle bête sont racontés avec un peu de pudeur. Et ainsi soir après soir, c'est un paysage sonore familier qui a commencé à se dessiner, des manières de se dire bonsoir, des inflexions d'inquiétude qu'à force on arrive à décoder chez les autres, le plaisir de pouvoir juste échanger quelques mots banals. On écoute, on raconte et l'on sent une communauté avec des bergers ou des bergères dont le visage nous est parfois inconnu mais dont le quotidien est si semblable au notre...

« Les mettre à l'arrage. »

À la mi-juillet sur notre alpage, une partie du troupeau est mise à l'arrage.

« Et alors à l'époque, oui, mais à l'époque, c'était comment dire... ils avaient quoi, il avaient deux vaches. Ils avaient sept ou huit chèvres. Ils avaient une trentaine de brebis. Après des lapins des poules deux cochons mais bon. Voilà. Et puis ils s'arrangeaient avec... L'été tu vois, elles étaient envoyées en montagne et ils appelaient ça les mettre à l'arrage. Ça veut pas dire qu'ils les laissaient sans soin tout l'été, mais ils allaient les voir tous les cinq, six jours. Il y avait le voisin d'à côté qui s'appelait Joseph. Il y avait mon oncle à côté qui s'appelait François et il y avait papa donc ils mettaient leur brebis toutes ensemble quoi. Ils les mettaient là vers Pétarel, tu sais. Et tous les cinq, six jours c'était un des trois qui allait les voir et qui soignait, qui soignait ce qu'il fallait soigner que ce soit à lui ou un autre quoi. Voilà ce qu'ils faisaient.

Donc l'été ils étaient libres pour pouvoir faire les foin, le regain, les jardins, les trucs comme ça. Et puis après l'automne quand elles revenaient... Pour les chèvres on faisait pareil, pour les chèvres, on les lâchait le matin et on allait les chercher, les rechercher le soir. Elles étaient là-bas en face et là c'était par rapport au nombre de chèvres qu'on avait si toi, tu avais cinq chèvres pendant cinq jours c'est toi qui t'en occupais le matin tu les sortais et le soir tu allais les chercher. Si moi j'en avais sept, j'avais sept jours. On faisait ça tu vois. C'était chacun son tour quoi. On s'occupait de tout le troupeau. On mélangeait toutes les chèvres et le soir tout le monde allait les chercher.

A la Chapelle il y avait un troupeau de chèvre, il y avait au moins cent chèvres à la Chapelle. Je sais que le matin, ils avaient... je sais pas d'où ils avaient rapporté ça. C'était l'attraction quoi au début. C'était un coquillage, un gros coquillage et ils se mettaient sur la place de la chapelle, ils soufflaient dans le coquillage et ça s'entendait de partout. Et les gens ils savaient que c'était le moment de lâcher les chèvres. Tu voyais toutes les chèvres qui arrivaient sur la place du village et puis après, juste derrière, derrière le village. Puis pareil ils les laissaient libres tous le jour.

encadré ou légende sur l'histoire du coquillage

En montagne aujourd'hui, ça veut dire que tout ou une partie du troupeau est en liberté : les bêtes ne

sont pas regroupées le soir, on ne leur donne pas de « biais ». Avec celles à l'arrage, on tente de tenir les limites, d'aller les visiter pour attraper celles qui demandent des soins, on les compte, on les regarde. Alors, quand il a fallu se parler d'un bout à l'autre de l'alpage pour pouvoir se guider aux jumelles, ou écouter les conseils du berger d'à côté, on s'est mis à les ouvrir dans la journée, les radios. Et d'un bout à l'autre de toutes les journées, au bout des ondes, il y a Nicole.

tfedkytfed Berthe pour Nicole *jjgvvfghgh*

ksjdbkjvs Oui Berthe je t'écoute *hgfdhghf*

ffdhnfngcl Salut Nicole, voilà, les éleveurs vont monter demain je crois est-ce que tu pourrais leur dire de monter des antibiotiques et du pain éventuellement, et tu sais mon chien va beaucoup mieux [...]
hghg

gfcgfcfch Ah tant mieux, tant mieux, parce que j'en ai parlé à Françoise qui[...] *kjgljgluygyjg*

Et ainsi de suite, la vie des bergers et bergères en haut prend ainsi une place en bas, auprès des éleveurs, auprès des voisins, des voisines, pour les ami.e.s de passage qui se feront appeler un soir par Nicole s'elles tardent trop à monter sur l'alpage et que la bergère s'inquiète.

“Moi la radio, la radio c'est comment te dire.. c'est pas un travail pour moi, c'est déjà ... je pense plus aux bergers. Parce que pour les bergers c'est déjà pouvoir être en contact avec quelqu'un. Alain au début, c'est pour ça que je le faisais avec le talkie-walkie parce que quand tu es seul en montagne.. tu es seul physiquement, tu es seul moralement... Tu peux avoir un accident, tu peux avoir des problèmes avec les bêtes, tu peux avoir envie d'appeler pour parler, je veux dire pour un tas de choses.”

Prendre soin

Une grosse partie de l'engagement de Nicole aux côtés des berger.e.s a l'air de relever de cette propension à prendre soin des autres. C'est même comme ça qu'elle est revenue aux Portes :

« Oui je suis revenue ici en 81 parce que j'ai ma grand-mère qui a fait un AVC et qui devait partir en maison et ça me plaisait pas, ça me plaisait pas du tout qu'elle aille dans une maison alors donc j'ai dit à mes parents je reviens, on la garde, et je vous aide à la garder, quoi.

Après j'ai fait un tas de petits boulots, je faisais des ménages, j'ai été factrice, ça me plaisait bien factrice, c'est le métier que j'ai préféré. C'est vraiment le métier que j'ai préféré, à l'époque, parce qu'on rentrait chez les gens, tu portais le courrier, ils te disaient, tu leur racontais un peu ce que tu savais, ils te posaient des questions, ils te parlaient d'eux. Ça me plaisait bien ! Et puis j'ai été animatrice et puis voilà ! Et puis je me suis occupée de ma grand-mère, après, il y a eu papa qui a été malade mais pas très longtemps et puis maman... Et après je ne pouvais pas partir vraiment beaucoup parce qu'il fallait vraiment que je m'occupe de maman. Et donc c'est là que Alain a eu ses brebis et en même temps ça me plaisait, ça me permettait d'un peu voir autre chose que la maison, que les malades. Je m'occupais un peu des brebis mais bon c'est quoi, c'est trois quatre heures par jour pas plus.”

Il faut imaginer que «faire les radios» implique d'avoir dans sa salopette en toile ou en jean des années 70 la radio ouverte en permanence dans la poche. Quand elle fait les foin, quand elle est au jardin, quand elle descend à la Chapelle, quand elle cueille ses framboises, Nicole guette d'une oreille si jamais son prénom est appelé par l'un.e ou l'autre des quinze berger.e.s dont elle s'occupe. À chaque berger.e sont attachés des éleveurs, quelquefois des éleveuses, des ami.e.s, des enfants, des amoureux.e.s, quinze toiles d'araignées sociales singulières rapportées dans des petits carnets, avec des répertoires, des annotations, des demandes, des trucs à ne pas oublier. Plus les numéros des secours en montagne, le cabinet vétérinaire, la boucherie, le caviste etc :

“Voilà quand je pars, je laisse toujours la radio à quelqu'un. À Christine et Jean-Marc en

l'occurrence. Avec mes petits cartons, mon petit carnet d'adresses. Pour machin, il faut appeler untel, pour machin il faut appeler untel.. et oui, sinon, tu sais pas qui appeler, tu es embêté quoi."

Une charge mentale immense. Et le premier bonhomme à s'occuper des radios ne s'y est pas trompé :

«Alors au début, on avait entendu parler de ces radios et c'était Maurice, là, à la Chapelle, mon cousin qui le faisait. il l'a fait un an puis ça lui plaisait pas, il trouvait que c'était trop contraignant. Et l'année d'après, moi j'étais là, il y avait Maman dans son fauteuil, je vois un gars qui passe à la fenêtre. Il avait les bras chargés d'un carton. je me dis "qu'est-ce que c'est ça?" Alors, je suis allée lui ouvrir. Il me dit «Voilà, je suis Monsieur D. de la chambre d'agriculture ou je sais pas quoi.. la DDA... Euh... "Maurice va plus faire les radios, j'ai appris que vous faisiez pour votre frère, alors moi je pense que vous pouvez le faire pour tout le monde".

Ça fait une sacrée gestion entre les demandes urgentes et les demandes à traiter plus tard, les demandes pas faciles à relayer. Parfois, on appelle Nicole sans demande particulière, juste pour partager son désarroi, « Je n'ai plus de gaz dans ma cabane d'altitude, il pleut, il fait froid, mes vêtements sont mouillés et ne sécheront jamais ce soir.. »

C'est toute la singularité de la place qu'elle occupe. Ni patronne, ni secouriste, ni pompière, ni agente de la DDT ou de la Chambre, Nicole s'occupe de nous par conviction, en trouvant une juste place, concise et efficace quand il le faut, à l'écoute et pleine de sollicitude lorsqu'un silence un peu trop appuyé appelle à un dialogue.

Quand on l'interroge sur son salaire, on apprend que cela fait quinze ans qu'elle fait ça bénévolement.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas un sacerdoce, c'est de la liberté. Le lendemain de notre entretien, j'avais un message sur mon téléphone: « Bonsoir, c'est Nicole. Tu sais j'ai réfléchi sur cette histoire de ne pas être payée. Non, mais alors ça c'est quelque chose, tu vois, je crois que si on me payait, je le ferais plus. J'aime pas entrer dans un truc, alors vous ouvrez à telle heure, de telle heure à telle heure, autant de temps et tant, et tu vois..et.... non non, ou c'est comme ça ou je le fais pas. 68."

Et cette ligne de crête qui fait trébucher nos meilleurs raisonnements syndicaux est à l'image de la condition des berger.e.s aujourd'hui, ou des réflexions que Nicole nourrit sur l'agriculture :

« Même avant, tu vois je veux dire au niveau de ce que voulait dire être paysan, c'était moins difficile que maintenant. C'est toutes les normes qu'il y a et la paperasserie, surtout... la paperasserie... Il faut que tout soit noté, médaillé...T'as deux agneaux qui ont pas de médaille, t'as un contrôle. On dirait que tu as voulu frauder. Alors que t'as pas fraudé, soit elles ont perdu soit t'as oublié de les mettre, soit tu les as pas mis dans les temps. Et puis, y a beaucoup de paperasserie quand même.

Avec Alain on a cinquante-quatre, cinquante-cinq mères. C'est petit sinon on a pas assez de foin. On n'a pas les bâtiments. On a deux petites bergeries. On peut pas en mettre plus, alors construire une grande bergerie. Si tu sais qu'après personne prend la relève et puis une grande bergerie, moi, ça me plaît pas. Moi j'aime bien avoir des brebis que tu connais. Toutes les brebis tu les connais, elles ont un nom, tu sais comment elles réagissent, tu vois. Bon admettons, allez, jusqu'à deux cents, je pense que c'est encore une taille humaine mais après quand t'as six-cent, sept-cent brebis. Je trouve que c'est comme un travail à l'usine, il faut te dépêcher. Et puis il faut être mécanisé, il faut... il faut tout avoir, quoi! Tu peux pas transporter tes bottes sous le bras pour donner à sept-cent brebis! Il faut avoir les grandes crèches, il faut avoir le tapis roulant, il faut faire des bottes rondes...Nous ici on pourrait pas faire des bottes rondes. Tu fais venir un tracteur qui fait des bottes rondes, il fait les bottes rondes dans le champ du voisin, quoi! Nous déjà on a un tracteur et une moto-faucheuse, ça c'est déjà mécanisé, mais y encore des endroits qu'on fait à la faux. Et puis, on a voulu garder ou des chèvres ou des brebis pour entretenir les champs, parce que si y a plus de brebis qui mange, et si on

fait plus de foin, dans quinze ans, c'est la forêt vierge, ça s'embroussaille très, très vite. Je vois le printemps déjà, tout ce qu'on enlève comme buissons, comme petits arbres qui poussent, comme .. Et puis, c'est la vie aussi les brebis, c'est..Ah non mais faut un petit troupeau. Je trouve que l'idéal ce serait que la plupart des gens aient un petit troupeau et qu'ils puissent travailler à côté.

Parce que rester dans ton troupeau, tout le temps, tout le temps, tout le temps..ça peut devenir rébarbatif, aussi, si tu vois personne. Alors tu peux avoir ton troupeau et à côté, tu peux faire un autre travail. Tu vois d'autres personnes ou tu fais d'autres trucs. Parce que faire des brebis trois-cent-soixante-cinq jours et du matin au soir des brebis ou des chèvres ou des vaches, tout le temps, tout le temps, tout le temps... et puis pas mettre ses œufs dans le même panier, aussi. Imagine qu'un jour y a une épidémie, ou qu'il y ait beaucoup d'agneaux ou de chevreaux qui crèvent à la naissance. Ça peut arriver aussi. Il peut y avoir des maladies aussi. On sait pas. Bah tu fais autre chose à côté, puis ça te sort, ça te fait voir autre chose, ça t'ouvre l'esprit autrement. Comme avant ils faisaient les gens. Avant ils faisaient tout un tas de choses. Ils avaient leur troupeau, ils faisaient dans les champs. Ils allaient.. J'sais pas c'est une autre richesse.

Les histoires de crédit, nous on a pas ça. C'est un truc auquel je pense pas, les crédits. Moi, je te dis quand y a un agneau qui meurt à l'automne, ça me fait de la peine parce qu'il est mort. Et qui va pas grandir ! Mais je vois pas les sous qu'on a pas.

En plus c'est pas moi qui vend c'est Alain. moi je... puisque moi j'en mange pas... tu vois, pour moi, c'est pas... J'essaie de pas y penser quoi, que ça va partir à la boucherie! Il naît, je l'élève, je lui fais téter, tout ça j'aime bien.

Mais c'est ça que je te dis. Y a trop de paperasserie maintenant, il faut tout que ce soit noté, tout que ce soit mis sur papier, sur ordi, les médailles, les machins, les vaccins, les... J'suis sûre qu'il y a des bêtes qui sont plus vaccinées que nous!

Je me pose des questions.

On est passé de petits troupeaux où les gens s'aident à se retrouver avec des bergeries toutes neuves trois-cent brebis et puis un truc chacun pour soi.

C'est les aides, c'est les primes, c'est le fait que tu t'en sors plus si tu as un petit troupeau. Si tu vends vingt agneaux dans l'année, tu t'en sors pas. Il faut en vendre cent peut-être. Un truc comme ça.

Il faudrait aider d'une autre manière. Il faudrait que tous les éleveurs, ils puissent avoir un salaire minimum mais qu' à côté pour tout le travail, ça puisse être qu' au lieu de travailler comme des fous, de faire travailler quelqu'un, tu vois. Et puis que ce quelqu'un soit payé.

-Travailler moins quoi.

-Voilà.

-Partager le travail."

En discutant avec Nicole, on entend bien revenir quelquefois la petite voix qui dit "c'était mieux avant". Sauf que le mieux en question est souvent original et pas du tout à l'endroit auquel on s'y attendait. La discussion dure encore. Nicole garde en mémoire les changements survenus dans la vallée, les noms des gens, leurs trajectoires, leurs emplois, leurs liens, ce qu'ils et elles représentaient.

Par son emploi aux radios et dans ce compagnonnage avec son frère Alain, elle a aussi du recul sur cette histoire plus récente qu'est la garde en montagne en tant que berger.e.s salarié.e.s pour un groupement. Berger.e.s qui sont parfois propulsé.e.s sur une montagne "hors-sol", gardant pour des éleveurs lointains, sans lien avec "le bas".

Or à cet endroit-là, Nicole ne rechigne pas devant la modernité. Mais elle l'habite à sa manière. En nous répondant à la radio, de début juin à fin octobre, elle fait demeurer un lien social, non-marchand et non folklorique. Une histoire vraie où tout le monde est logé à la même enseigne et des lors, accueilli.e.

On comprend mieux alors l'histoire des "péquenots des Portes" qui se sentaient mis à l'amende en arrivant à Gap: "Chez nous, je veux dire c'était pauvre, on avait pas l'eau, on avait à peine l'électricité, on était vraiment des péquenauds, et on nous le faisait sentir, on le ressentait par rapport

aux autres, tu vois. Alors que maintenant que tu habites à la Chapelle en Valgaudemar où que tu habites à Gap, tu as exactement, exactement les mêmes choses.”

Il en est resté une sacrée singularité, que la normalisation galopante ou le goût du profit n'ont pas entamé:

“On a pas voulu rentrer trop dans le moule, tu vois.. 68 ça nous a un peu... Déjà on partait d'ici, on était un peu à la limite, à la frontière, quoi. On n'était dans... on n'est pas des marginaux. Quoique, quand tu es marginale tu es quand même dans la page, voilà. Pas tout à fait en dehors de la page [elle le dit en riant]. Tu es un peu dans la marge mais tu es quand même dans la page. On était déjà un peu des sauvages, tu vois.”

Retour aux Portes

Nicole a été maîtresse auxiliaire d'italien : " Je me souviens la première fois, c'est pas ça qui m'a fait renoncer parce qu'après j'ai fait au moins 7 ans. J'ai fait un remplacement à Gap, là au Lycée nord, où j'avais fait toute ma scolarité. Et je suis arrivée dans la salle des profs, je devais avoir vingt-trois ans. C'est à dire t'es toute jeune, tu crois que tu vas faire des trucs magnifiques... Comme disait mon père que tu vas percer le ciel avec le doigt. Dans la salle des profs' y avait ma prof' d'histoire géo avec le même imperméable, le même chapeau.. pfiou... Qui dit : "non , c'est pas pour toi." Alors que franchement, j'aurais fait ma vie dans l'éducation nationale, j'aurais une retraite correcte."

"Moi, je l'avais pas le CAPES. Après, je me suis décidée quand même à le passer. Si tu veux être titulaire, il faudrait quand même le passer. " "j'ai eu le CAPES, mais c'est là où ça commençait déjà à plus me plaire, tu vois ? Je réussis quand j'arrête moi."

"Voilà, on voulait pas faire comme toute le monde. Moi, je te le dis franchement avec un bac à l'époque, moi toutes mes copines, elles ont eu le bac, elles sont entrées à la sécu ou à la SNCF ou à la poste. Il y avait du boulot, quoi."

"Et nous c'est cette histoire, de.. On s'est senti un peu rebelle, on va pas faire comme les autres, tu vois. On croyait qu'on allait faire mieux, qu'on allait...Et après... je sais pas si on a fait mieux, si on a fait moins bien, de toute façon on a fait autrement disons. Après, bah pas tous, puisqu'on était sept de familles, euh... Et sur sept y en a quand même quatre qui ont été normaux entre guillemet."

Nicole, Alain et Jacky sont revenus aux Portes dans les années 80. Dans d'autres montagnes haut-alpines, le retour c'est produit avec *le retour à la terre* des années soixante, soixante-dix et l'arrivée des stations de ski. Ici dans le Valgaudemar le climat est particulièrement rude et les silhouettes imposantes des sommets cachent le soleil qui se montre peu en hiver. Ici, pas de néo-ruraux. Ici pas de station de ski :

"-Ici, les stations, y en a pas vraiment?

-Non,non. il a failli en avoir une aux Pales là. Papa se réjouissait. Il disait mes enfants vont avoir du travail [on l'entend se frotter les mains]. on l'a échappé belle! T'imagines: les Portes avec des immeubles partout! oohh! Mais ça serait ça!

C'était dans les années..attends.. ouais.. dans les années 60 ,65.. C'est en 65. C'était venu par le curé de la chapelle. C'était un suisse. il s'appelait Arnold Pétou. Et il était pour ça, pour développer. Non mais, ça partait d'un bon sentiment, il était pas... ça partait d'un bon sentiment pour développer la vallée, pour que les gens ils puissent rester là, pour qu'ils aient du travail. tu vois...C'est vrai qu'on aurait tous eu du travail.. femmes de ménage, barman, voilà..."

Le pastoralisme a évolué avec le temps au gré des déplacements humains, des politiques agricoles, du développement touristique, de la technologie et l'arrivée des loups. On parle parfois de progrès, on peut parler de contrôle. Le berger, quand il y en avait c'était celui "qui ne pouvait rien faire d'autres", celui qui "n'avait pas de terre, pas de bâtiment, c'était un peu le pauvre du village; c'était pas quelqu'un qui était foncièrement bête. On leur donnait ça pour qu'ils aient quatre sous, quoi, pour pas... Après, je sais pas comment ils étaient vraiment payer ou si c'était avec des agneaux ou des oeufs, enfin des trucs comme ça...Ou alors c'était des gens comme papa qui était journalier quand il allait travailler l'hiver en Provence. Là, ils partaient de Provence pour aller travailler dans

les montagnes". Aujourd'hui, le plus souvent les berger.e.s restent celles et ceux qui n'ont pas de terres, celles et ceux qui viennent le plus souvent d'ailleurs. Les conditions de travail et de vie sont parfois très pénibles. Les éleveurs pensent parfois que les berger.e.s n'ont pas besoin d'eau potable, de légumes frais et d'attention. Et pourtant, une normalisation des conditions de travail n'est pas forcément souhaitable, la 4G non plus.

Nicole parce qu'elle est Nicole permet par la radio cet espace ouvert aux berger.e.s entre modernité et lien social, entre prendre soin et liberté, entre sentiment de communauté et possibilité de s'extraire. Quelque chose de joli, du soutien, des conseils, des gâteaux.

Cet équilibre qui fait sens entre la rudeur du passé et la modernité écrasante. Ni dans la page, ni en dehors : dans la marge.

encart exode rural Valgaudemar

Le Valgaudemar souffre de l'exode rural qui a commencé dès la fin du XIXe. Au début du siècle les services des Eaux et Forêts rachètent des terres communales afin de constituer une partie du Parc du Pelvoux précurseur du Parc National des Écrins : en 1920 c'est déjà plus de 7000 hectares qui sont rachetés aux communes du Valgaudemar. Les crues, les avalanches, les incendies et la guerre vident les hameaux comme celui de Navette au dessus des Portes dont les maisons seront dépouillées de leur charpente par les Eaux et Forêts pour accélérer leur ruine ou celui des Clots ravagé par un incendie en 1934 et à jamais abandonné.